

—Vous ne savez donc pas que, pendant plus de deux ans, M. le marquis a été malade, très-malade !

—On ne m'a point parlé de cela.

—Aussi bien que les pauvres, monsieur, les riches ont leurs épreuves à subir, leurs bons et leurs mauvais jours.

A ce moment, la crénière vint verser dans les bols placés devant eux le café brûlant.

—Vous me ferez des reproches s'il n'est pas bon, dit-elle.

—Est-ce que vous n'allez pas le prendre avec nous, madame Philippe ? demanda Pastour.

—Impossible en ce moment, répondit-elle, regardez.

En effet, depuis un instant, les clients commençaient à arriver.

—Vous permettez ? dit Morlot, prenant le sucrier.

—Certainement.

—L'aimez-vous bien sucré ?

—Pas trop ; trois petits morceaux, c'est cela, merci.

Après avoir également sucré son café, Morlot reprit :

—Vous disiez donc que le marquis a été très-malade.

—Oui, et on croyait bien qu'il n'en reviendrait pas, les plus grands médecins l'avaient condamné.

—Quelle était sa maladie ?

—Je crois bien que les médecins eux-mêmes ne l'ont jamais su. Les uns disaient : c'est une anémie ; les autres prétendaient que M. le marquis était atteint d'une phthisie pulmonaire ; enfin ils le déclaraient perdu.

—Quand le marquis a-t-il eu cette maladie ?

—Moins de deux ans après son mariage, en pleine lune de miel.

—Et vous dites qu'il a été deux ans malade ?

—Et six mois avec en comptant les longs jours de convalescence.

—La bonne marquise devait être désolée ?

—Désespérée, monsieur ! Ah ! on ne saura jamais ce que la pauvre femme a souffert. M. le marquis lui-même ne s'en doute pas. Pour le guérir, on l'emmena dans le Midi, très-loin, dans l'île de Madère.

—La marquise l'accompagna.

—La marquise resta à Paris, au lieu de suivre son mari, comme c'était son devoir. Elle le désirait ; mais sa mère et son frère, qui demeuraient à cette époque à l'hôtel de Coulange, s'y opposèrent. Ils prétendirent qu'elle ne pouvait pas faire ce long voyage, vu qu'elle allait être mère.

—Du petit Eugène ? interrogea vivement Morlot.

—Oui, de M. Eugène. M. le marquis fut à peine parti, que madame de Perny renvoya tous les domestiques pour en prendre d'autres. Elle et son fils devinrent absolument les maîtres à l'hôtel de Coulange. Rien ne se faisait que par leurs ordres et on n'entendait pas plus parler de madame la marquise que si elle n'eût jamais existé. On ne la voyait plus, sa mère l'empêchait de sortir, il était défendu aux domestiques de lui adresser la parole, elle n'avait plus le droit de recevoir personne. J'ai appris depuis que sa mère la tenait enfermée dans sa chambre comme dans une prison.

—Mais ce que vous me dites là est incroyable ! s'écria Morlot.

—Et, pourtant, c'est la vérité.

—Pourquoi cette odieuse tyrannie ?

—Pourquoi ? Je n'en sais rien. Mais ce que je sais, c'est que madame de Perny est une méchante femme, et que son fils ne vaut pas mieux qu'elle. Certainement, madame la marquise était très affligée d'être séparée de son mari, de le savoir malade, mourant ; mais c'est surtout sa mère et son frère qui l'ont fait cruellement souffrir.

—Et la marquise a supporté tout cela sans rien dire, sans se révolter ? exclama Morlot indigné.

Le vieillard secoua la tête.

—Je ne sais pas ce qui se passait entre elle et madame de Perny, répondit-il ; mais elle était encore une enfant alors, et elle avait peur de sa mère et de son frère. Et puis, M. le marquis n'était pas là, elle n'avait personne pour l'encourager, lui donner des conseils et la protéger.

—Mais, pour agir ainsi, madame de Perny et son fils avaient une raison.

—Ils voulaient être les maîtres. Ah ! les gueux, ils croyaient bien que M. le marquis ne reviendrait plus. Ils le disaient tout haut : Oui, monsieur, ils comptaient sur la mort de M. de Coulange pour rester maîtres de sa fortune.

Approchant le plus possible sa tête de celle de Morlot, le vieillard ajouta, en baissant la voix :

—Oui, monsieur, pour mettre la main sur les millions de M. le marquis, je crois, Dieu me pardonne, qu'ils auraient été capables de l'aider à mourir !

## IV

Morlot, faisant un mouvement brusque, avait relevé la tête.

—Alors, dit-il d'une voix qui tremblait malgré lui, vous croyez que madame de Perny et son fils souhaitaient la mort du marquis de Coulange pour s'emparer de sa fortune ?

—Oui, je le crois, et c'est aussi l'opinion de Firmin, le valet de chambre de M. le marquis.

Les yeux de l'agent de police s'enflammèrent.

Cependant, malgré le travail auquel se livrait sa pensée depuis un instant, aucune clarté soudaine ne venait l'éclairer. Son esprit, ordinairement si lucide, restait enveloppé de ténèbres.

Assurément, tout ce que l'ancien concierge venait de lui dire l'avait vivement intéressé ; mais c'est autre chose qu'il désirait savoir.

Toutefois, il sentait que, dans ce qu'il venait d'entendre, il y avait la clef du mystère qu'il voulait pénétrer.

Après avoir avalé une gorgée de café :

—Monsieur Pastour, savez-vous l'âge du fils du marquis de Coulange ? demanda-t-il.

—Attendez ; il est né en 1853, au mois d'août...

—Au mois d'août, répéta Morlot, qui ne put s'empêcher de tressaillir.

—Il aura donc bientôt sept ans, ajouta le vieillard.

—Vous avez une excellente mémoire monsieur Pastour, dit Morlot.

—Mais oui, mais oui, fit le vieillard flatté du compliment.

—Je suis persuadé que vous vous souvenez de la date de la naissance de l'enfant.

Le vieux chercha un instant.

—Non, répondit-il, je ne me rappelle pas la date.

Du reste, cela se comprend, le fils de M. le marquis est né au château de Coulange.

—Ah ! c'est au château de Coulange qu'il est né ?

—Oui. Dès le mois d'avril, madame de Perny avait emmené sa fille au château. J'étais là au moment de leur départ ; j'ai vu la bonne marquise monter en voiture. Dieu du ciel, quel changement ! Elle n'était pas reconnaissable, monsieur. Il est vrai que, depuis près de trois mois, je ne l'avais pas vue. Pâle, maigre, les traits tirés, les yeux éteints, pouvant à peine marcher, on aurait cru voir un fantôme.

—Est-ce que le marquis était de retour du Midi au moment de l'accouchement ?

—Non, il n'est revenu que quelque temps après.

—Dites moi, monsieur Pastour, j'ai entendu dire que la bonne marquise était souvent songeuse et très-triste, comme s'il y avait en elle une douleur inconnue, une souffrance cachée.

—Oui, madame la marquise est toujours un peu triste. Mais, aujourd'hui, elle ne souffre plus : elle est guérie.

—Elle a donc été malade ?

—Oh ! très-malade ; imaginez-vous qu'elle ne pouvait pas voir son enfant.

Morlot éprouva un vif saisissement.

—La petite Maximilienne ? interrogea-t-il avec intention.

—Non, son fils, le petit Eugène. Oh ! sa fille, ce n'est pas la même chose, elle l'adore, on dirait qu'elle ne vit que pour elle. C'est quelques mois avant la naissance de la petite Maximilienne qu'elle a commencé à aller mieux, et le premier acte de sa volonté, fut de renvoyer sa mère et son frère.

—Ah ! vraiment ?

—Elle les a chassés, monsieur, elle les a chassés ! Et, depuis, ils n'ont pas remis les pieds à l'hôtel de Coulange.

Morlot ouvrait de grands yeux.

—Pour qu'elle en vint à cette extrémité, dit-il, il fallait qu'elle eût réellement à se plaindre d'eux.

—Je vous l'ai dit, ils l'ont fait horriblement souffrir. Rien ne m'ôttera de l'idée que ce sont eux qui l'ont rendue malade comme elle l'était.

—Oui, c'est bien possible, fit Morlot.

—Ah ! ils ont été punis comme ils le méritaient. Ils se trouvaient à merveille chez M. le marquis : ils étaient bien logés, bien nourris, et, comme je vous l'ai dit, les véritables maîtres. Ils commandaient, ordonnaient, les domestiques n'obéissaient qu'à eux. J'ai vu M. le marquis être obligé de sortir à pied parce que madame de Perny et son fils avaient disposé de ses chevaux et de ses voitures. Eh bien, voilà ce que madame la marquise n'a pas voulu endurer ; et un beau jour elle s'est dit : " Il faut que mon mari et moi nous soyons maîtres chez nous."

—Est-ce que madame de Perny est riche ?

—Elle est très-pauvre, au contraire ; mais M. le marquis lui fait une pension. C'est égal, pour elle et son fils, les beaux jours sont passés, comme dit la chanson.

Morlot avait pris sa tête dans ses mains et réfléchissait.

—A quoi pensez-vous ? lui demanda Pastour.

—A ce que vous me disiez tout à l'heure, et je me demande pourquoi la bonne marquise ne pouvait pas voir son fils.

—Une idée de malade, monsieur !

—Elle ne l'aimait donc pas ?

—Oh ! on ne saurait dire cela ; une mère aime toujours son enfant.

—Pourtant, monsieur Pastour...

—Dame, c'est vrai, c'était bien extraordinaire. Jamais une